

CORRIGE Lecture linéaire N°
Artur Rimbaud, Cahiers de Douai, Le mal (1870)

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !... –

Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Rimbaud, *Poésies*, 1870

INTRODUCTION

Pendant l'année 1870, Arthur Rimbaud, âgé de 16 ans, fait plusieurs fugues, dont l'une le conduira finalement à Douai, chez des amis de son professeur, Georges Izambard, ~~venu le récupérer à la prison de Mazas où il avait été incarcéré faute de pouvoir payer son billet de train.~~ C'est là qu'il fera la connaissance d'un poète local, Paul Demeny, à qui il remettra, dans l'espoir d'une publication, les manuscrits des poèmes qui constitueront, bien plus tard, les Cahiers de Douai (d'où leur titre) mais qui ne seront publiés qu'en 1919, donc après la mort de Rimbaud . **Les 22 poèmes des Cahiers ont été écrits par un poète de 16 ans qui cessera d'écrire à 20 ans après avoir bouleversé définitivement la poésie. Mais dans ces premiers textes, qui traitent de façon souvent satirique de thèmes aussi divers que les amours adolescentes, l'errance, l'hypocrisie religieuse, la bourgeoisie de province, la guerre,... Rimbaud témoigne déjà d'un regard acéré et critique sur le monde. Ainsi, dans le poème *Le mal*, sonnet constitué d'une seule phrase et écrit en alexandrin, le jeune poète est profondément marqué par la guerre franco-prussienne déclarée par napoléon III en juillet 1870**

Le poème « *Le Mal* » en est inspiré. Dans sa forme il reste de facture assez classique même s'il ne suit pas l'usage traditionnel de l'organisation des rimes dans le sonnet, ce qui est assez fréquent dans la poésie du XIX^e siècle mais il fait preuve d'une grande maîtrise poétique pour en quelques vers exprimer toute son dégoût pour la guerre et l'indifférence des puissants aux souffrances qu'elle inflige au peuple

Aussi notre fil directeur essaiera de montrer comment Rimbaud fait une peinture sans concession de son temps à travers la dénonciation de la guerre et de la religion.

Mouvements

1er mouvement : 1 à 6 = peinture de l'horreur de la guerre

2° mouvement : vers 7 et 8 La Nature bienveillante

3° mouvement : (9 à 14) la critique de la religion qui abandonne le peuple à sa souffrance

**Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;**

Le sonnet s'ouvre sur une locution adverbiale de temps « *Tandis que* » qui annonce une action simultanée.

Dés le 1er vers, Rimbaud crée une image violente et utilise le champ lexical de la guerre « *mitraille* » ; « *crachats rouges* »... La couleur rouge faisant référence bien sûr au sang des soldats qui tombent au combat. La métaphore des « *crachats* », mot vulgaire, au pluriel donne d'emblée une image sale de la guerre.

Le présent du verbe siffler montre une action en train de se faire ce qui intensifie la violence de l'image et sollicite aussi l'ouïe. Cette agression provoquée par le verbe siffler est intensifiée par la locution « *tout le jour* » qui insiste sur la durée de l'attaque. **D'autant que** l'enjambement du vers « **Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;** » donnent une impression de durée, de flot continue des balles et boulets qui fusent sur le champ de bataille.

L'expression « *l'infini du ciel bleu* » marque un fort contraste avec le début du texte en évoquant la sérénité de la nature et le divin alors que les hommes sont prisonniers du tumulte de la guerre.

**Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;**

Ces hommes sont réduits, par la métonymie, à la couleur de leur uniforme « *écarlates ou verts* », ce qui les déshumanise, en font des objets.

Le pluriel va s'opposer au singulier « *Roi* » qui représente l'empereur Napoléon III, et plus généralement, toute figure de tyran. Aussi quel que soit le camp, les hommes au front importent peu pour les dirigeants. Et « *qui les raille* » témoigne aussi de ce mépris d'autant que *railler* rime avec « *mitraille* »

Le verbe « *croulent* » à la 3° pers du pluriel montre que les combattants sont dépassés et épuisés. Le groupe de mots « *dans le feu* » expose encore une fois ces hommes à la violence des combats. Et la rime oppose « *bleu* » à « *feu* » ou l'on peut voir une 1° opposition entre la nature et l'homme ;

Enfin, l'expression « *bataillons en masse* » insiste

On notera dans ces 1ers vers l'omniprésence du rouge, couleur de l'enfer : « *rouges* » ; « *écarlates* » ; « *feu* », qui illustre la violence, le sang et le mal en général.

**Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;**

Le 2° quatrain reprend anaphoriquement la locution adverbiale de temps « *tandis que* » et poursuit la description du spectacle de la guerre par deux termes négatifs associés qui suggèrent le chaos « *folie épouvantable* »

Les deux verbes au présent « *fait* » et « *broie* » ont pour sujet la folie des hommes qui aboutit à leur disparition « *tas fumant* »

Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;

Ici l'opposition entre le pluriel « *cent milliers d'hommes* » et le singulier « *tas fumant* » déshumanise puisque les hommes sont réduits à un « *tas* » mais en plus, le participe présent « *fumant* » donne une image atroce de la guerre.

- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie, Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !... –

Le tiret au début du vers indique la prise de parole directe du poète

La présence de 3 points d'exclamation et des points de suspension marque cette implication personnelle (on est là très loin des règles parnassiennes)

« *pauvres morts* » donne un ton pathétique au sonnet, jusque là satirique voire cynique.

La nature apparaît, alors comme très souvent chez Rimbaud, comme en opposition avec les actes des hommes, le lieu de la sérénité. (cf dormeur du Val) : “*dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie*” marque cet **effet d'opposition** avec l'atmosphère de la guerre précédemment décrite.. Le chaos contre la sérénité ! la répétition de la préposition « *dans* » + un lexique mélioratif en lien avec la nature

L'apostrophe lyrique et la Majuscule “*Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement ! ...*” personnifie la nature, perçue comme toujours chez Rimbaud, comme bienveillante qui s'oppose au mal humain. Le tutoiement marque une proximité, une intimité avec cette mère nourricière

ô toi qui fis ces hommes saintement !... – le Passé simple montre donc une action antérieure à la guerre et l'adverbe de manière « *saintement* » qui qualifie l'action de la nature montre qu'elle est bonne pour l'homme

La Nature est placée au centre du sonnet entre deux formes du mal et semble bien représenter le bien>. Mais les hommes lui préfèrent un dieu indifférent

Il est un Dieu qui rit aux nappes damassées Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ; Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Il faut attendre ce premier tercet pour trouver le verbe de la proposition principale : « *Il est un Dieu* » ce qui lui donne une place essentielle **mais** la forme impersonnelle « *il est* » et article indéfini « *un* » dévalorisent ce Dieu

D'autant que ce Dieu est peu enclin à se soucier du malheur des hommes...Il « *rit* » : opposition donc entre l'état misérable des hommes et l'attitude de dieu et qui rappelle le « *Roi qui les raille* ».

Ainsi « *rire* » et « *hosannah* », synonyme de chant joyeux, expriment la satisfaction de Dieu (et bien sûr de l'église) de vivre dans l'opulence « *encens* » ; « *calice d'or* », « *nappes damassées* » ; Dieu vénal, égoïste...

D'autant plus que le champ lexical du sommeil: « *bercement* », « *s'endort, et se réveille* » montre à nouveau l'indifférence de ce Dieu au malheur des hommes.

Et se réveille, quand des mères, ramassées Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir, Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

« *et se réveille* » ici, la conjonction de coordination « *et* » marque le dernier acte, à savoir le réveil de Dieu.

La mise en imposition de l'expression « *quand des mères* » est une forme d'insistance, encore renforcée par « *ramassées* » qui rime avec « *damassé* », et montrant l'opposition entre leurs souffrances et le confort et le luxe dans lequel Dieu se tient.

De même, « *dans l'angoisse* », est placé au début du vers, et donc mis en valeur et s'oppose à la sérénité de Dieu qui dort paisiblement...

Le participe présent « *pleurant* » insiste sur la durée de la souffrance et les termes « *vieux bonnet* » et « *gros sou* » suggère la pauvreté de ces femmes. Tandis que la couleur du bonnet « *noir* » est celle du deuil

« *Le gros sou* », lié dans un mouchoir, suggère le soin qu'elles ont pris pour préparer cette offrande, pour donner à dieu le peu qu'il leur reste ; geste de soumission et de supplication vers un dieu insensible et vénal.

Le dernier vers porte à son maximum d'intensité le double sentiment de pitié et d'indignation qui se dégage du texte.

Conclusion

Ainsi, par un jeu sur la simultanéité temporelle , et l'opposition entre les hommes et les puissants, ce sonnet dénonce le mal, mais ce mal prend plusieurs visages : les puissants qui sacrifient les hommes à leur volonté de puissance. Et Dieu et ses représentants qui méprisent le peuple et s'enrichissent sur sa souffrance.

C'est un sonnet engagé , révolté, parfois cynique que nous livre le jeune Rimbaud comme on peut aussi le voir dans des poèmes comme Le dormeur du val ou Morts de 92 et de 93 par exemple.